

Michel Arlhac

Meurtre à la chapelle sixtine



Les enquêtes de
Manon Minuit **2**

Editions La Gauloise

Michel Arlhac

**MEURTRE A LA CHAPELLE
SIXTINE**

Une enquête de Manon Minuit

Éditions La Gauloise
Édition originale

1

Quatre heures du matin. Quelques voitures stationnaient encore sous les palmiers du parking.

La masse sombre de la grande bâtisse se dessinait sur le fond du ciel qui commençait à s'éclaircir vers l'est.

L'ancien entrepôt avait été entièrement rénové. Il abritait maintenant un club de rencontres, *La Sainte Chapelle*, devenue ensuite *La Chapelle Sixtine*. Pas d'enseigne au néon ou de panneaux publicitaires, simplement une petite plaque de marbre, à peine éclairée, avec le nom du lieu gravé en lettres gothiques.

Les propriétaires, des mafieux honorablement connus entre Marseille et Gênes, tenaient à rester discrets. Les clients étaient des habitués et connaissaient parfaitement le chemin.

Lili, une grande fille brune d'une vingtaine d'années, demanda à la gérante, Nelly Saumon, si elle pouvait partir.

Elle trimballait encore son présentoir. Heureusement il n'était pas très lourd : quelques paquets de cigarettes et de cigares, un assortiment de préservatifs différents par leur couleur, leur texture et même leur goût (menthe, chocolat, vanille), et quelques jouets destinés à procurer aux clients, hommes et femmes, des voluptés vibratoires et des jouissances électriques.

Le restaurant était fermé, l'établissement à peu près vide et personne n'aurait plus besoin de ses services.

La grande blonde, toujours très élégante, posa son fume-cigarette et lui accorda son absolution.

- Tu peux rentrer chez toi. Dis à John de fermer le bar, et de faire le tour des coins câlins pour vérifier que tous les clients sont bien partis. Pour ce soir, je veux dire ce matin, c'est terminé.

Lili se dépêcha de prévenir John, avec qui elle entretenait depuis quelques mois une relation très intime.

Les coins câlins n'avaient plus de secrets pour lui. On désignait ainsi des chambres, ou plutôt des cellules, mises à la disposition des clients soucieux d'un minimum d'intimité. Certaines étaient parfaitement closes, d'autres au contraire s'ouvraient sur le couloir principal par de larges fenêtres, parfois munies de barreaux : certains clients avaient besoin d'un public pour être au mieux de leur forme, mais redoutaient des intrusions intempestives.

Toutes les cellules étaient pourvues de lits confortables, de couettes et de coussins de tailles diverses, soigneusement couverts de tissus antitaches, insensibles à l'humidité. Des glaces décoraient murs et plafonds. Quelques chambres, qu'il fallait réserver à l'avance, avaient reçu un équipement complet pour sado-masos convaincus : des anneaux fixés au mur, des poulies accrochées au plafond, des chevalets de torture soigneusement capitonnés.

Sur demande la direction pouvait procurer à ces clients particuliers différents types de fouets garantis tout à fait inoffensifs, des menottes bien rembourrées, de jolies boules

rouges à usage de bâillon, et des bandeaux noirs un peu transparents pour les yeux.

Lili passa dans le vestiaire du personnel pour y déposer son présentoir et s'habiller.

John vint la rejoindre au moment où elle quittait sa tenue de soirée, un chapeau pointu, un court tablier blanc sur un string minuscule. L'établissement, heureusement, était très bien chauffé.

Malgré la fatigue accumulée depuis plusieurs heures, ils s'embrassèrent avec un mélange de tendresse et d'avidité.

John arborait une magnifique moustache rousse, en forme de guidon de bicyclette. Bien qu'il fût né à Londres, la direction en avait fait un Écossais digne d'assurer la publicité d'une marque de whisky : un kilt très court et un débardeur de cuir largement échancré. Ainsi étaient mis en valeur les tatouages factices qui décoraient sa poitrine, son dos et ses bras, du poignet à l'épaule.

Comme il ne portait rien d'autre il eut tôt fait de rejoindre son amie dans une intégrale nudité.

Lili enveloppa son compagnon d'un regard à la fois tendre et admiratif : un grand type roux de haut en bas, plutôt costaud, des yeux bleu-vert. Elle n'aimait pas trop ses tatouages imposés par la Club. Mais elle savait qu'on pourrait les faire disparaître avec un solvant approprié. Elle appréciait sa gentillesse, son sourire, sa timidité, mais surtout son désir constant de la rendre heureuse par tous les moyens à sa disposition.

Il la trouvait très jolie. Une brune très mince, des lèvres bien pleines, de beaux yeux noisette, toujours d'humeur

joyeuse. Une fille courageuse, mais aussi sensible et même tendre. Une entente parfaite, dans la cuisine comme au lit.

Ne pouvant résister à la tentation, ils s'étreignirent et s'embrassèrent à nouveau puis s'habillèrent chacun de leur côté.

Comme ils marchaient lentement vers la sortie, un client, en habit de soirée, les doubla en leur souhaitant bonne nuit. Il semblait très pressé. Ils reconnurent un habitué de l'établissement, Eugène Rasti, un homme d'affaire italien, et le saluèrent en retour.

Au même instant Lili s'aperçut qu'elle avait oublié, dans son présentoir, les modes d'emploi de plusieurs jouets nouveaux, directement importés de Chine. Elle comptait les étudier tranquillement, une fois rentrée chez elle, pour pouvoir répondre aux questions des clients.

Il est vrai qu'avec les progrès de la science, le pilotage de ces merveilles de l'électronique était de plus en plus complexe, surtout si l'on voulait en exploiter toutes les possibilités. Certains habitués auraient souhaité bénéficier d'une démonstration personnelle des différentes utilisations de tel ou tel gadget. Lili s'y était toujours refusée. Elle s'en tenait résolument à la mission qu'on lui avait confiée : présenter et vendre différents articles utiles ou agréables, destinés à satisfaire les clients les plus exigeants. Mais, si elle refusait de jouer elle-même les démonstratrices, sa conscience professionnelle lui imposait seulement de fournir toutes les explications techniques à ceux qui en éprouvaient le besoin.

Elle demanda donc à John de l'attendre un instant, le temps de revenir au vestiaire pour récupérer les documents qu'elle voulait approfondir.

John patienta, le temps d'un aller-retour, et ils franchirent ensemble la porte de l'établissement.

Au moment où ils débouchaient sur le parking ils entendirent un scooter ou une moto qui démarrait en trombe. Son phare éclaira un instant les palmes les plus basses. Puis son feu rouge s'enfonça dans la nuit.

Lili et John approchaient de leur Clio II (4 cylindres, 60 cv, 160 km/h). Ils faillirent trébucher sur une masse sombre, étendue tout près d'une Porsche 911 GT3 (6 cylindres, 475 cv, 315 km/h).

-Mais c'est un homme qui dort, s'exclama John.

Il ouvrit son portable, et approcha l'écran illuminé du visage du dormeur.

-C'est Monsieur Rasti.

John se préparait à le secouer pour le réveiller, mais en déplaçant son portable, il éclaira la tempe de l'homme. Un trou noir d'où coulait un peu de sang.

À genoux près du corps il écarta les vêtements pour savoir si le cœur battait encore.

Sous la chemise blanche damassée il ne sentit aucun mouvement.

-Je crois qu'il est mort. Il s'est suicidé, ou on lui a tiré dessus. Va vite prévenir la patronne.

Quelques instants plus tard Lili revenait en compagnie de Nelly Saumon, gérante et directrice des ressources humaines de l'établissement. La jeune femme, d'un naturel plutôt sensible, se contenta de jeter un coup d'œil sur la

forme sombre étendue sur le sol. Elle se tourna vers John et l'informa qu'elle avait déjà averti le SAMU et le commissariat de police. Il ne fallait toucher à rien. Ils ne tarderaient pas.

Effectivement, au moment où les premiers rayons du soleil atteignaient enfin la cime des palmiers et peignaient en rose le ciel au-dessus de la mer, on entendit dans le lointain un concert harmonieux, avertisseur d'une ambulance et sirènes des voitures des policiers.

2

Le commissariat central était en ébullition. Le commissaire principal, réveillé en sursaut, s'était retranché dans son bureau et multipliait les coups de fil. Il fallait prévenir beaucoup de gens importants.

C'est qu'Eugène Rasti figurait parmi les notables. La société d'import-export qu'il dirigeait avec son ami Carlo Natale était florissante, même si une partie importante de leur activité restait souterraine et échappait aux services du fisc. Les marchandises qu'ils traitaient étaient parfois difficiles à identifier.

Il y avait bien eu, dans le passé, quelques problèmes avec les services de la douane ou les inspecteurs des impôts, mais les choses s'étaient très vite arrangées. Le commissaire avait quelques idées sur les interventions, très haut placées, qui avaient permis le classement sans suite de ces affaires. Il s'était bien gardé de se montrer trop curieux. Suivant une de ses formules favorites, moins on en sait, mieux on se porte.

D'ailleurs c'est avec Carlo Natale qu'il entretenait les relations les plus étroites. C'est à lui qu'il pensait plutôt qu'à Eugène Rasti, qui n'était que son associé.

Carlo était un homme charmant, familier avec la plupart des notables de la ville. Ses origines transalpines étaient

trahies à la fois par un accent discret mais perceptible, par ses costumes coupés sur mesure par le meilleur tailleur de la *Via Veneto*, et par son goût immodéré pour les belles voitures et les jolies femmes. Il avait légèrement dépassé la cinquantaine et commençait à prendre un peu d'embonpoint. Mais toujours élégant, discrètement parfumé, il restait séduisant. Chaque fois que le commissaire le rencontrait il s'étonnait de sa forme superbe, de son bronzage sans défaut, de son assurance. Il en était un peu jaloux.

Il l'avait appelé sur son numéro personnel pour l'informer de la mort de son ami. L'autre, à peine réveillé, était resté à peu près muet. Le commissaire n'avait guère été surpris par ce silence. Il pensait qu'il faudrait un peu de temps à Carlo pour mesurer la gravité de la perte qu'il venait de subir, et pour en tirer les conséquences.

Lui-même ne pouvait pas attendre. Il décida de convoquer son état-major dans son bureau à 11 h. précises.

Pour se donner un peu de courage il sortit d'un tiroir une petite enveloppe de plastique, en fit glisser la fermeture, et avec des gestes délicats, inattendus chez ce gros homme, déposa sur une feuille de papier une mince ligne de poudre blanche. Il saisit un tube vide de crayon à bille, se pencha en avant pour introduire dans une narine l'une des extrémités du tube et aspira par l'autre bout la totalité de la ligne.

La précision et la rapidité de ses gestes étaient le fruit conjugué d'un long entraînement et de la crainte d'être surpris.

Aussitôt il ressentit une impression de bien être, d'euphorie même, fit disparaître la petite enveloppe et téléphona à sa secrétaire que ses adjoints pouvaient entrer.

La pièce était un peu petite pour accueillir tout ce monde et il fallut ajouter quelques sièges ; quand tous furent casés, le commissaire commença un petit discours. Il parlait très vite, avec de grands gestes mal contrôlés, les yeux légèrement exorbités.

Il insista sur la gravité de l'événement de la nuit précédente, laissa entendre que des personnalités de premier plan l'avaient déjà appelé et ne cacha pas que l'on s'intéressait en haut lieu à la progression de l'enquête.

Il conclut en apportant une précision essentielle :

-Vous savez tous quel homme d'affaire important, et influent, était la malheureuse victime. Le public connaît moins bien son rôle au sein de l'association créée, il y a quelques mois, par son ami Carlo Natale. Pourtant vous avez certainement entendu parler de la LIRVAMO, la Ligue pour le Retour des Valeurs Morales, dont Carlo Natale est le fondateur et le président. Eugène Rasti en était le trésorier.

Les circonstances de sa mort ne sont pas encore très claires. Mais le lieu où son corps a été découvert pourrait donner prétexte à de fâcheuses insinuations. La presse régionale a été prévenue. La nouvelle ne fera pas la Une, mais sera reléguée en page centrale, avec le moins de précision possible. Néanmoins il faut faire vite. Vous savez que nous sommes maintenant jugés sur notre efficacité, et sur la rapidité des résultats. Il faut trouver immédiatement le coupable.

La salle conclut par des applaudissements polis la péroraison du commissaire. Une voix s'éleva cependant :

-Le coupable, ou un coupable ?

Le commissaire était un peu dur d'oreille. Pourtant il comprit parfaitement le sens de l'intervention. Il crut s'étrangler.

-Tout le monde, Léon, sait que tu as fait des études. Mais ce n'est pas le moment de nous embrouiller en jouant sur les mots. Il faut qu'avant ce soir nous ayons une piste sérieuse. Je répète, avant ce soir. Un point c'est tout. Je compte sur vous.

Le commissaire était devenu tout rouge et se mit brusquement à saigner du nez. Sa cloison nasale était rongée par la drogue et de tels incidents étaient devenus fréquents. Les courtisans les plus serviles, assis au premier rang, se précipitèrent avec des kleenex.

Quand le calme fut rétabli son principal adjoint se leva et annonça fièrement :

-Patron, nous avons peut-être le responsable. Nous avons ramené avec nous le barman du club, un étranger, un Anglais, un certain John. C'est lui qui prétend avoir découvert le corps. Comme par hasard le portefeuille de la victime a disparu. John a très bien pu s'en emparer. Il a reconnu spontanément avoir fouillé le corps.

-Comment pouvait-il savoir qu'Eugène Rasti avait de l'argent sur lui ?

-John nous a avoué que la victime était venue au bar et lui avait commandé deux bouteilles de Dom Pérignon. Il les avait payées cash. La maison accepte les cartes bancaires, mais l'usage est plutôt de payer en liquide. C'est plus discret et ça impressionne davantage les demoiselles.

Léon, décidément incorrigible, reprit la parole, sans l'avoir demandée.

-Le problème c'est que John a un alibi, charmant au demeurant. Il était accompagné par une autre employée de l'établissement, Lili Durand, qui confirme tous ses dires.

-Témoignage sans valeur, répondit aussitôt l'adjoint. Ils vivent ensemble depuis pas mal de temps et elle ferait n'importe quoi pour protéger son compagnon. Et elle a reconnu qu'elle l'avait laissé seul un moment, juste avant de sortir du Club.

Le commissaire renchérit :

-Léon, ne fait pas l'oiseau de mauvais augure.

Ce jeu de mot, cent fois répété, sur le patronyme de Léon Loiseau faisait toujours son petit effet. Les fournisseurs de kleenex ne manquèrent pas d'éclater de rire.

Avant que Léon ait pu répondre, le commissaire reprit la parole. Il jugeait que l'affaire, finalement, ne se présentait pas trop mal.

-Mettez-moi le barman en garde à vue. On pourra toujours annoncer à la presse qu'il s'agit sans doute d'un crime crapuleux et qu'un suspect est déjà entendu par nos services.

-Et la fille ?

-Laissez-la partir. Mais avant de la relâcher, perquisition soignée de leur nid d'amour. Je ne serais pas surpris qu'on y trouve de la drogue. Beaucoup de barmans arrondissent ainsi leur fin de mois. J'aurai dans la matinée l'accord du Proc. C'est un ami. Vous pourriez peut-être oublier dans l'appart un petit truc, vous voyez de quoi je parle, histoire de garder notre barman au chaud un peu plus longtemps. Une fois la fille libre, surveillez-la de près. Leur téléphone fixe, s'ils en ont un, sur écoute, le portable de Lili aussi.

Brusquement le commissaire se souvint qu'il n'avait pas demandé des nouvelles de Sylvie Rasti, l'épouse de la victime.

Il la connaissait pour l'avoir rencontrée quelquefois, au théâtre ou dans des soirées mondaines. C'était une jeune femme blonde, d'une trentaine d'années, plutôt petite de taille, mais toujours très bien habillée, très entourée. Son père était d'origine sicilienne. Il possédait un important commerce d'antiquités. Elle-même était décoratrice mais n'exerçait plus depuis son mariage avec Eugène. Ce dernier, beaucoup plus âgé qu'elle, l'avait épousée après avoir divorcé de sa première femme.

Le commissaire n'avait pas voulu se déranger et avait envoyé une inspectrice l'informer, avec tous les ménagements d'usage, de la mort de son mari. La jeune femme était déjà de retour.

Le commissaire se tourna vers elle et s'enquit :

-Comment a-t-elle réagi ?

-Elle n'a pas paru vraiment surprise, ni vraiment affectée. On aurait dit qu'elle s'y attendait un peu. Un instant j'ai eu l'impression que la nouvelle lui procurait plus d'inquiétude que de chagrin. Mais elle s'est vite reprise. Elle m'a demandé si elle avait des démarches à faire, si les obsèques pourraient avoir lieu rapidement ou s'il faudrait attendre un certain temps. Elle n'a pas posé de question sur l'avancement de l'enquête ni sur l'identification de l'assassin.

-Merci de t'être chargée de cette pénible mission. Mais il faudra retourner la voir et lui poser quelques questions sur les fréquentations de son mari. Ça ne nous apprendra rien.

Mais en haut lieu on pourrait s'étonner que nous n'ayons pas tenté cette démarche.

La réunion était terminée. Malgré ses protestations on signifia à John sa garde à vue. Lili le quitta en pleurant. On lui promit qu'elle-même serait bientôt libérée mais qu'il fallait d'abord remplir et signer plusieurs procès-verbaux, ce qui prendrait pas mal de temps.

Pendant ce temps la perquisition allait bon train : matelas retournés, tiroirs vidés en tas sur le sol, placards fouillés jusqu'au moindre recoin.

Les dessous de Lili, plutôt affriolants, suscitèrent des commentaires plus ou moins douteux. Les enquêteurs prirent plaisir à les éparpiller aux quatre coins du petit appartement. Ils coiffèrent même d'une de ses minuscules culottes un petit buste de Bouddha.

Un des inspecteurs avait apporté quelques barrettes de shit. Il les avait cachées sous un coussin et s'apprêtait à les découvrir. Léon, qui dirigeait l'opération, s'aperçut de son manège et prit très mal la chose.

-Tu veux que j'appelle les bœufs et carottes ? Tu sais ce que tu risques en fabriquant de fausses preuves ?

L'autre, de mauvais gré, reprit ses pièces à conviction et se justifia :

-C'était juste pour pouvoir prolonger un peu la garde à vue. Un peu de shit, il ne risque pas grand-chose, mais c'est une raison de plus de le garder au chaud, comme a dit le Gros. Il sera déçu.

Finale­ment ils se prépa­rèrent à repartir sans avoir rien trouvé d'inté­ressant. Léon télé­pho­na au com­missariat. La per­quisition avait été minu­tieuse, mais n'avait donné aucun ré­sultat. On pou­vait laisser partir Lili.

3

Carlo Natale dormait sur le dos en ronflant légèrement. À côté de lui deux grandes filles, une noire et une blanche, Méliou et Marina, dormaient aussi en se tenant étroitement enlacées. C'était le cadeau d'anniversaire promis par son ami Eugène Rasti.

Ce dernier l'avait prévenu au moment où il le quittait, après l'avoir accompagné, à l'embarquement du vol pour Genève

-Tu ne vas pas dormir tout seul ce soir, le jour de ton anniversaire. J'ai une surprise pour toi. Je t'ai réservé une chambre à l'Hôtel des Flots Céruléens. Tu connais. Ce n'est pas un cinq étoiles, mais presque. Il est très confortable, et, surtout, très discret. Puis, au réveil, tu auras une jolie vue sur la mer, si tu ne préfères pas un spectacle un peu différent.

J'ai aussi commandé le repas, je connais tes goûts, langoustes et champagne, qu'on servira dans la chambre. En plus, tu auras de la compagnie. Ce sera la surprise. On se verra demain. Tu me diras si tu as apprécié ta soirée. Tout est réglé. Amuse-toi bien.

Suivant les instructions de son ami, Carlo était passé à l'hôtel, mais un peu plus tard que prévu : sur l'autoroute un accident, suivi d'un embouteillage inextricable, avait retenu une bonne heure sa Maserati Quattroporte S Q4 (V6 60°, 410 cv, 284 km/h).

En ouvrant la porte de la suite avec la carte magnétique qu'on venait de lui remettre, il avait découvert que la chambre était déjà occupée. Deux filles l'attendaient, allongées dans le lit king size. Elles gardaient les yeux fermés et faisaient semblant de dormir. Seules leurs têtes dépassaient du drap dont elles s'étaient pudiquement enveloppées. Mais lorsqu'il s'avança au milieu de la pièce, elles se découvrirent brusquement en éclatant de rire. Elles étaient, toutes les deux, très belles, très jeunes, entièrement nues.

Son ami, soucieux de ménager les contrastes, avait recruté une grande africaine et une blonde ukrainienne, Méliou et Marina, qui jouaient occasionnellement les Escort girls. Eugène avait fait la connaissance des deux charmantes étudiantes aux conférences d'histoire de l'art qu'il suivait régulièrement, passionné, qu'il était, par la peinture italienne du quattrocento. Il leur proposait, de temps à autre, quelques activités récréatives et rémunératrices.

Carlo était à moitié étonné. Son ami le connaissait bien et lui avait déjà ménagé des surprises du même ordre. Mais il apprécia, une fois de plus, la délicatesse de son attention et la sûreté de son goût. Ensuite la soirée s'était passée suivant le

programme habituel dans ce genre de circonstance. Les deux jeunes filles avaient accepté de bonne grâce, et sans aucune réserve, toutes ses initiatives. Elles lui avaient aussi montré, lorsqu'il reprenait son souffle, qu'elles ne nourrissaient aucun préjugé et qu'elles pouvaient également, l'une avec l'autre cette fois, se donner mutuellement, beaucoup de plaisir, tout en lui offrant un spectacle revigorant. Le champagne était bien frais, et les langoustes, flambées au whisky, tout à fait délicieuses.

Carlo Natale faisait un rêve délicieux, directement inspiré par leurs activités de la soirée et du début de la nuit. Au moment le plus voluptueux, retentit, de façon inexplicée et de plus en plus bruyamment, le chœur des esclaves de Nabucco.

Brutalement réveillé, il reconnut la sonnerie de son téléphone posé sur la table de chevet.

Furieux d'être ainsi ramené sans transition à la réalité, il hésita un instant avant de répondre. Mais le nom du commissaire principal s'affichait au-dessus de l'écran.

La nouvelle lui tomba dessus comme un coup de massue. Sans rien dire il écouta jusqu'au bout le commissaire.

Réveillées par la sonnerie du téléphone les deux filles s'étaient résolues à se séparer.

Elles s'étaient redressées, lui faisaient face, et le regardaient d'un air interrogateur.

Sans prononcer une parole, il leur désigna la porte de la chambre.

Les deux étudiantes comprirent qu'il devait se passer quelque chose de grave. Sans poser de question, sans faire la moindre toilette, sans mettre de l'ordre dans leurs chevelures, l'une noire et un peu crépue, l'autre blonde et très longue, elles tirèrent de l'armoire les vêtements qu'elles avaient soigneusement rangés en arrivant à l'hôtel, s'habillèrent en toute hâte et sortirent de la chambre.

Au moment où elles franchissaient la porte, Carlo leur jeta un billet de cent euros, largement de quoi payer le taxi dont elles allaient avoir besoin. Un petit pourboire en plus.

Carlo passa dans la salle de bains, prit rapidement une douche brûlante, se rhabilla et sortit à son tour. Il se sentait incapable de penser. Il essayait de se persuader de la réalité de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il revivait les derniers moments qu'ils avaient passés ensemble, à l'aéroport, la veille.

Tout à coup les raisons du voyage de son ami à Genève lui revinrent à l'esprit. Eugène était parti ouvrir un compte numéroté et louer un coffre dans une banque suisse. Les valises qu'il avait enregistrées contenaient, plus de dix millions d'euros, en liasses de billets de cinq cents euros, le produit d'une opération récente et un trésor de guerre lentement accumulé au fil des ans. De quoi assurer leur avenir. Leur parachute doré, en quelque sorte.

Il ignorait le nom de la banque choisie par son associé, et surtout le numéro du compte, indispensable pour y avoir accès. Selon toute probabilité son ami avait emporté son secret dans la tombe.

Les jambes tremblantes Carlo se laissa tomber sur le siège de cuir de la Maserati. Il resta un moment immobile, la tête entre les mains. Puis il se décida brusquement. Les six cylindres rugirent à l'unisson et le bolide démarra en trombe en faisant voler le gravier du parking de l'hôtel.

Lili récupéra la Clio garée près du commissariat. En prenant le volant elle se souvint qu'un peu plus tôt John était assis à côté d'elle. Où était-il maintenant ? Comment les flics le traitaient-ils ? Pendant tout le trajet elle lutta pour retenir ses larmes, qui, parfois, brouillaient sa vue. Elle avait du mal à se calmer. Pour y parvenir elle essayait d'imaginer un nouveau conseil de la prévention routière, défense de pleurer au volant.

Arrivée sur le seuil de son appartement, elle ne réussit pas à introduire sa clef dans la serrure qui semblait cassée. Elle se demandait comment elle pourrait entrer lorsqu'elle s'aperçut qu'il suffisait de pousser le panneau. La police était venue et n'avait pas pris la peine de refermer la porte.

On l'avait bien informée que son appartement allait être perquisitionné et on avait essayé de lui faire signer un papier autorisant cette opération.

Elle avait refusé, mais un des policiers, en haussant les épaules l'avait prévenue :

-On se passera de votre permission. On se contentera de réquisitionner deux témoins. On a tout ce qu'il faut sous la main

Lili se remit à pleurer en voyant l'état dans lequel les policiers avaient laissé leur petit logement. En refoulant ses larmes elle entreprit de mettre un peu d'ordre, de replacer les tiroirs dans leurs meubles, de les remplir avec les objets et les vêtements éparpillés aux quatre coins de chaque pièce. Elle commença à remplir la machine à laver avec tout le linge qu'ils avaient sali, et jeta à la poubelle des vêtements déchirés et des bibelots en morceaux.

Grâce à ce travail long et acharné elle oublia un peu son chagrin et commença à réfléchir plus calmement à la situation.

L'arrestation de John lui paraissait incompréhensible. Ils étaient ensemble lors de la découverte du corps. Quelques instants auparavant ils avaient vu et salué Eugène Rasti. Elle n'aurait pas dû révéler aux policiers qu'elle avait laissé John seul quelques minutes pour aller chercher ce qu'elle avait oublié dans le vestiaire. Mais John était incapable de faire du mal à qui que ce soit. Comment pouvait-on le soupçonner, et écarter son propre témoignage ?

Le comportement des policiers était très inquiétant. Elle avait l'impression qu'ils avaient déjà décidé que John était l'assassin. Il fallait absolument qu'elle l'aide à se tirer de ce guêpier.

Revenir au commissariat ne servirait à rien. Au pire on la mettrait, elle aussi, en garde à vue pour complicité, ou faux témoignage, et elle serait incapable d'agir.

Mais à qui s'adresser ? Un avocat ? Plusieurs, et des plus connus, fréquentaient assidûment *La Chapelle Sixtine*.

Leurs relations se limitaient à l'achat de quelques-uns des produits qu'elle proposait à la clientèle. Souvent ils l'accompagnaient d'un pourboire généreux. Mais elle était sûre qu'ils ne seraient pas ravis qu'elle fasse appel à eux dans le cadre de leur profession. Il était même probable qu'ils prétendraient ne pas la connaître et ne l'avoir jamais rencontrée.

Prendre contact avec un détective privé ?

Brusquement deux noms lui vinrent à l'esprit, l'agence *Decrypt* et Manon Minuit. Elle avait eu l'occasion de bavarder avec l'employée de la blanchisserie, *Plus blanc que blanc*, tout près de chez elle. Sans entrer dans les détails, Charlotte lui avait confié que sans l'aide de l'enquêtrice elle aurait connu de très graves ennuis, et que même sa vie aurait pu être mise en danger.

Interrompant ses travaux de rangement, Lili ramassa un annuaire téléphonique renversé à plat sur le sol. Sans doute l'avait-on feuilleté sans ménagement : plusieurs pages étaient arrachées. Mais elle trouva l'adresse qu'elle recherchait et aussitôt forma le numéro de l'agence.

Manon Minuit lui répondit elle-même. Elle avait une voix grave et un peu rauque, que la jeune femme jugea particulièrement sensuelle.

Lili commença à lui raconter toute l'affaire, en insistant sur l'attitude étrange de la police. Manon l'interrompit brusquement. Dans ces conditions mieux vaut parler de tout cela tranquillement, en face à face.

Passez à l'agence, ce n'est pas loin de chez vous. Je vous attends.

Lili la remercia et sans perdre de temps s'habilla et sortit de l'appartement. La porte resta entrebâillée, la serrure devrait être changée.

Dans les locaux du commissariat l'inspecteur chargé des écoutes reposa son combiné et jura entre ses dents

-Les salopes !

A suivre...